Document generated on 07/21/2025 7:34 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les soeurs Creech

Cary Fagan

Number 134, Summer 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88152ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fagan, C. (2018). Les soeurs Creech. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (134), 31–42.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les sœurs Creech

Cary Fagan

L'été où les sœurs Creech tentèrent de séduire mon père s'avéra le dernier que nous passâmes sur l'île. C'était une toute petite île dans la baie Georgienne, l'ensemble des huit chalets étant concentré près de la plage, le nôtre le plus près de l'eau et celui appartenant à Mrs Creech le plus éloigné. Pour rejoindre l'endroit, nous devions prendre un bateau durant dix minutes. Il y avait deux ou trois hommes sur le continent qui utilisaient leurs embarcations comme taxis non officiels pour les propriétaires des chalets. Mrs Creech, qui était non seulement lourde mais aussi invalide (un mot encore utilisé il y a quarante ans), devait être soulevée par ses deux filles pour embarquer ou débarquer. Trois ou quatre gamins traînaient toujours dans les alentours, bouche bée, juste au cas où l'embarcation aurait chaviré enfin et où Mrs Creech serait tombée dans le lac.

Durant ce quatrième séjour estival sur l'île, rien ne laissait supposer que ce serait le dernier et il n'y avait donc nulle tristesse, nul avant-goût de nostalgie. Je suis à l'orée de la cinquantaine maintenant ; ce mois de juillet là, j'avais douze ans et demi et j'étais le cadet. Mes frères étaient âgés de quatorze et neuf ans, et nous avions tous les trois déjà exploré les lieux avec une liberté qui ne nous était guère accordée en ville. L'intérieur s'élevait progressivement et des arbres rabougris à feuilles persistantes poussaient entre les rochers. Nous trouvions parfois les vestiges d'un feu de camp ou une boîte à café criblée de trous de balles, ou encore un préservatif. La nuit était particulièrement angoissante, car en ville il n'y avait pas de véritable obscurité, tandis qu'ici les cieux nocturnes étaient inondés d'étoiles. Je n'avais jamais fait de cauchemars durant

mes nuits au chalet, comme cela avait souvent été le cas à Toronto, peut-être parce qu'à la fin de ces longues journées au grand air j'étais tout simplement trop fatigué.

•

Mon père n'aimait guère séjourner à la campagne. Né à Varsovie, il avait passé sa jeunesse à Vienne, Bruxelles, Paris — partout où son négociant de père emmenait sa famille. Il était entré au Canada avec un visa d'étudiant en 1942, les réfugiés juifs n'ayant plus l'autorisation de pénétrer dans le pays, et était fier d'avoir été le plus jeune avocat diplômé de sa promotion. Durant les années qui suivirent, il perdit son accent (bien qu'il eût une manière de parler de non-natif) mais jamais son air sophistiqué européen. C'était le seul père de ma connaissance qui aimait porter son pardessus jeté sur les épaules, et lorsque jeune adulte je vis enfin quelqu'un d'autre à l'air aussi affable, ce fut Jean-Paul Belmondo dans un film français. Mon père était petit mais ne semblait pas le savoir, et il avait une magnifique aisance avec les gens que je commençais seulement à remarquer. Les femmes étaient particulièrement attirées par lui. Autrefois, j'avais une enseignante de français qui s'appelait Mrs Lupenski qui adorait entendre son accent parisien lorsqu'il s'exprimait en français et une fois, devant ma classe, parla de lui comme de l'« homme de ses rêves ».

•

Les plaisirs et les obligations de la vie citadine réussissaient bien à mon père, et un séjour de trois semaines sur cette île était un peu comme purger une peine de prison. Il avait besoin de journaux, de magazines, d'opéra et de cocktails. Il adorait emmener ma mère dans des restaurants chics où il y avait un orchestre de danse. Mais il avait obtenu le droit d'occuper ce chalet lorsqu'un de ses clients avait été incapable de s'acquitter de ses frais juridiques. Je suis certain

que mon père aurait préféré oublier cette dette, mais lorsque ma mère eut vent de l'offre, elle insista pour que nous l'acceptions.

Ma mère n'avait jamais aimé la ville, bien que cela fît alors presque vingt ans qu'elle habitait à Toronto. C'était une épiscopalienne provinciale qui avait rencontré mon père à l'infirmerie de l'Université de Toronto, lorsqu'elle travaillait comme infirmière bénévole auprès des jeunes appelés de l'armée qui étaient cantonnés dans des tentes sur les pelouses du campus. Ses parents s'étaient opposés à cela de peur que sa perte fût causée par quelque soldat de deuxième classe sur le point d'être expédié à l'étranger, mais au lieu de cela elle était tombée amoureuse de mon père. Il était venu à l'infirmerie avec un œil enflé, s'étant donné un coup de raquette en jouant au gymnase du centre d'activités sociales et culturelles Hart House.

Même si mon père avait voulu exercer la profession d'avocat dans la ville natale de ma mère, en tant que Juif il n'aurait pas trouvé beaucoup de clients. Ma mère s'habitua donc à la ville de mon père, et chaque Noël elle nous emmenait chez ses parents, où un arbre et des cadeaux nous attendaient. Mon père restait toujours à la maison, pour faire du rangement dans sa paperasserie, prétendait-il. Lorsque ma mère abordait parfois le sujet de l'achat d'un chalet, il répondait toujours que ce serait seulement une autre propriété dont il faudrait s'occuper alors qu'il avait à peine le temps de s'occuper de la maison. En fait, il ne s'occupait pas du tout de la maison ; c'est ma mère qui appelait le plombier ou l'électricien lorsque quelque chose avait besoin d'être réparé.

Quand l'offre de séjour au chalet se présenta, il ne vit aucune raison valable de la refuser.

•

Tôt le matin, ma mère emportait son café avec elle à la plage pour regarder le soleil se réverbérer sur l'eau. Elle tirait tout le monde hors du lit et faisait des pancakes ou du

pain perdu, que nous mangions alors que nous étions encore en pyjama. Durant la journée, elle partait se promener avec mon père ou seule, nous regardait nager, faisait cuire des gâteaux dans le poêle à bois. Tout à la fin de l'après-midi, lorsque la plage était généralement déserte, elle allait se baigner, faisant de nombreux allers et retours jusqu'au ponton flottant en nageant le crawl. Elle n'était pas rapide, mais elle était en forme, comme aimait le faire remarquer mon père, et faisait à peine onduler la surface. Elle foulait de nouveau la plage, ruisselante, et, ignorant nos appels, prenait une douche en fredonnant un air avant de se rhabiller pour terminer de préparer le souper.

Mon père appréciait sa sérénité, même s'il ne pouvait s'empêcher de faire les cent pas dans les petites pièces du chalet, ramassant et reposant le journal vieux de plusieurs jours, sortant dans l'espoir de trouver quelqu'un à qui parler. Tous les deux ou trois jours, il prenait le bateau qui le ramenait sur le continent et passait quelques heures au téléphone avec sa secrétaire et divers clients, après quoi il était plus calme pour un certain temps. Ma mère disait qu'il n'était pas nécessaire qu'il reste avec nous les trois semaines entières, qu'il pouvait rentrer durant la semaine du milieu, mais il ne voulait rien entendre. À cette époque, je pensais que c'était parce qu'il ne voulait pas nous abandonner, mes frères et moi. Il jouait à Monopoly et à Clue avec nous et on faisait des matchs de football sur la plage. Je réalise maintenant qu'il ne partait pas parce qu'il n'aimait pas être loin de ma mère.

•

Les sœurs Creech n'étaient guère vieilles mais étaient des « filles mûres », comme les appelait mon père. Ellen, l'aînée, avait passé le cap de la quarantaine et Louise avait trois ou quatre ans de moins. Contrairement à ma mère, toutes les deux avaient un boulot. Ellen était assistante vétérinaire et Louise était orthophoniste, l'une des premières de la province. Les deux continuaient de vivre avec leur mère, ce qui,

selon la mienne, était la racine de leur problème. Je ne voyais pas exactement quel problème elles pouvaient avoir, hormis le fait qu'elles avaient des visages plutôt ordinaires et qu'elles ne semblaient sourire que par nervosité. Mon père, qui savait que ma mère était un quart écossaise, plaisantait à ce sujet et disait que c'était la froideur de leur sang écossais qui était la cause de leur problème.

Bien que j'eusse toujours pensé à elles comme à un couple, les sœurs Creech ne se ressemblaient pas tant que cela. Ellen semblait plus sombre et mal à l'aise avec les gens ; elle arpentait habituellement les sentiers entre les chalets les yeux baissés. Elle avait de longs cheveux noirs qu'elle gardait noués à moins que le temps fût humide. Lorsque mon père la saluait, faisant une remarque sur le temps « somptueux » ou lui demandant si elle avait vu les outardes dans le ciel, klaxonnant comme « des chauffeurs de taxi de Manhattan », elle rougissait toujours. Louise, la plus jeune, n'était pas aussi timide. Elle bavardait parfois avec mon père et semblait à l'aise avec lui. Louise avait une plus belle silhouette et se mouvait avec féminité, bien que les deux sœurs fussent dotées d'une forte poitrine et de hanches larges. J'essayais de faire comme si je ne les regardais pas lorsqu'elles descendaient Mrs Creech jusqu'à la plage dans son fauteuil roulant et qu'elles s'éclaboussaient dans l'eau peu profonde. Je devais parfois arracher mes yeux des cuisses très blanches de Louise. Une fois, ma mère mit sa main sur mon épaule et me dit que si je n'avais pas mieux à faire elle connaissait plein de corvées autour du chalet.

Certains soirs, je ne m'endormais pas immédiatement. Au lieu de cela, je restais allongé sur mon lit, je pensais aux sœurs Creech et mon membre durcissait. Je n'étais qu'à quelques mois de la découverte de la manière de soulager mon excitation et je restais allongé sur le côté, en direction du mur et loin de mes frères, et essayais de rester immobile. Il ne me vint jamais à l'idée que mon frère aîné aurait bien pu avoir des pensées similaires. Il ne regardait jamais les sœurs Creech. Je suppose que s'il y avait eu des adolescentes sur l'île, il aurait craqué pour elles, mais il n'y avait que de

petites filles. Les sœurs Creech devinrent donc l'objet de ma passion et de mes rêveries. C'est sûrement pour cela que ce qu'elles firent à mon père sembla si palpitant, si abominable et si affligeant.

•

Il ne plut qu'un seul après-midi durant ces trois semaines. Le ciel s'assombrit et la pluie survint presque instantanément, un vrai déluge. Nous nous enfuîmes de la plage, hurlant de plaisir, et nous restâmes plantés sous le porche, à bout de souffle, tandis que le lac disparaissait dans la brume. À l'intérieur, ma mère dit que le soleil attendait derrière les nuages et que l'orage ne durerait pas longtemps. Mes frères et moi entamâmes donc une partie de Monopoly, que je perdis inévitablement parce que mon frère aîné réussissait toujours à s'emparer de mes meilleures propriétés. Seul mon père était absent ; il était parti en vadrouille comme d'habitude et ma mère commençait à montrer de l'inquiétude lorsque la porte s'ouvrit et qu'il entra, trempé jusqu'aux os, à moitié couvert de boue, le visage empourpré en raison des efforts qu'il avait déployés pour courir.

« Ne rentre pas avec ces habits mouillés », ordonna-t-elle, et tandis qu'il se déshabillait sur le paillasson elle lui apporta une serviette et un peignoir. Puis il s'écroula dans un fauteuil tout déglingué et dit à personne en particulier : « Eh bien, la chose la plus dingue vient tout juste de m'arriver. »

Cela n'était pas le mode d'expression habituel de mon père, raison pour laquelle je détournai mon regard du jeu de société pour le regarder de nouveau. Il essayait de s'exprimer d'une manière populaire pour indiquer que quoi qu'il fût arrivé, la situation ne devait pas être prise trop au sérieux. Je ne puis me souvenir précisément d'une seule de ses autres paroles ; au lieu de cela, je suis en mesure de « voir » ce qu'il décrivit comme si j'en avais été personnellement témoin, sans doute parce que j'ai imaginé la scène à maintes reprises par la suite.

Mon père était en train de se promener et, préoccupé par les problèmes juridiques de l'un de ses clients, n'avait pas vu les nuages. Lorsque la pluie débuta, il se trouvait à une centaine de mètres du dernier chalet, flânant dans le bosquet de bouleaux marqués par les gamins qui en arrachaient l'écorce. Il se mit à courir, mais il fut presque aussitôt mouillé comme un canard et, s'efforçant de voir à travers la pluie, il aperçut Louise lui faisant un signe de la main depuis la fenêtre arrière de son chalet. Une lumière devait être allumée pour qu'il puisse la voir.

Les sœurs Creech demandaient souvent à mon père de leur rendre de menus services autour du chalet, étant donné qu'aucune d'elles, comme le disait Louise, n'était « bricoleuse ». Mon père n'avait lui-même quasiment aucune habileté pratique, mais sa fierté ne lui permettait pas de l'admettre. Il s'en allait donc avec un tournevis ou une clé à molette dénichés dans la boîte à outils que le propriétaire du restaurant gardait sous l'évier et rentrait l'air triomphant de ne pas avoir aggravé le problème. En tout cas, il vit Louise Creech lui faire un signe depuis la fenêtre et il courut à travers la pluie jusqu'à l'entrée du chalet, puis gravit les marches glissantes du perron. Louise ouvrit la porte. Elle portait un imperméable et il devina qu'elle était venue à sa rencontre. Leur mère piquait un petit roupillon, dit-elle, puis elle lui expliqua qu'une fuite s'était déclarée sous le toit au-dessus de la chambre des sœurs et qu'elles ne savaient pas quoi faire. « Pourquoi ne pas prier pour que la pluie cesse ? » plaisanta mon père, mais Louise ne sourit pas et il la suivit à l'intérieur. Il retira ses chaussures et ses chaussettes, murmurant qu'il ne resterait qu'un instant, et cette fois Louise fut prise d'un fou rire. « Vous n'avez pas besoin de murmurer, dit-elle. Lorsque notre mère fait un somme, elle est dans le coma à cause des calmants. »

Elle lui fit traverser le couloir, passant devant la porte fermée de Mrs Creech derrière laquelle il pouvait entendre la vieille dame ronfler aussi profondément qu'un homme, jusqu'à la chambre du fond. La porte était entrebâillée et Louise s'arrêta dans l'étroit couloir afin que mon père puisse

entrer en premier. Lorsqu'il pénétra à l'intérieur, la première chose qu'il vit fut la sœur aînée, Ellen, étendue nue sur le lit le plus proche. Elle était sur le dos et ses yeux étaient fermés, les bras le long du corps, ses gros seins aplatis par la gravité. Sans ouvrir les yeux, Ellen dit quelque chose. « Pends-moi » fut ce que comprit mon père, bien qu'il réalisât ensuite qu'elle avait dû dire : « Prends-moi. » Baissant les yeux sur elle, mon père ne sut pas quoi faire. Je ne crois pas qu'il ait ressenti une quelconque attirance sexuelle, pas de la manière dont j'imaginai la scène. Il se tourna vers la sœur cadette, comme pour appeler à l'aide, pour constater seulement que Louise avait laissé glisser son imperméable le long de ses épaules. Elle ne portait qu'une petite culotte blanche. Elle regarda mon père droit dans les yeux et sourit.

Je ne pense pas qu'il ait bien regardé Louise, car elle se tenait si près de lui. Je me souviens en tout cas de ce qu'il nous dit ensuite :

« J'ai foutu le camp. »

Ce qu'il fit, guidé par son instinct d'avocat et le désir de ne pas être pris dans une situation compromettante. Marmonnant une excuse à demi-mot, il passa devant Louise en se faufilant et piqua presque un sprint dans le couloir, pieds nus. Il fourra ses chaussettes mouillées dans sa poche, glissa ses pieds dans ses chaussures trempées, qui firent un bruit de ventouse, et sortit. Il glissa sur les marches et, bien qu'il eût réussi à empoigner la rampe, il atterrit quand même sur son derrière, se faisant mal au coccyx. Dans l'allée en pente douce de notre chalet, il glissa une seconde fois, s'étalant dans la boue. Il ralentit un peu le reste du chemin, bien que je ne croie pas qu'il se soit senti en sécurité avant que notre porte ne se soit refermée sur lui.

•

C'est seulement quelques années plus tard qu'il m'est venu à l'esprit de me demander si mon père aurait dû vraiment en parler à ma mère ou, si cela avait été nécessaire,

pourquoi il n'avait pas attendu qu'ils soient seuls. Pourquoi donc, en face de ses trois jeunes fils, avait-il raconté une petite histoire amusante concernant deux femmes ayant essayé de le séduire ? Peut-être pensait-il que plus il y avait de témoins de cette histoire, mieux c'était. Ou que s'il prenait cela à la légère en notre présence, notre mère partagerait ce point de vue. Peut-être croyait-il que nous étions trop jeunes pour comprendre ce dont il parlait. Ou simplement ne réfléchissait-il pas. Une chose est certaine : mon frère cadet n'écouta pas et mon frère aîné n'eut aucune réaction. Quant à ma mère, elle arrêta de pétrir la pâte sur la table, mais ne leva pas les yeux. Son visage était devenu aussi blanc que la farine sur ses mains. Lorsque mon père eut fini de parler, elle fit un brin de toilette dans l'évier de la cuisine, ôta son tablier et se rendit dans leur chambre, fermant la porte derrière elle. La boule de pâte resta sur la table le reste de la journée et jusqu'au lendemain matin, lorsque je la poussai timidement du doigt à travers la peau durcie qui s'était formée au-dessus du centre encore mou.

•

La pluie ne revint pas, mais elle aurait tout aussi bien pu. Un voile sembla recouvrir notre chalet. Même mon frère cadet le remarqua, bien qu'il semblât perdu dans ses jeux. Mon frère aîné se mit à passer davantage de temps seul, marchant le long du rivage et enfonçant un bâton sous les rochers. Mon père faisait semblant de garder son air jovial habituel, mais je pouvais voir qu'il s'inquiétait au sujet de ma mère. Je le surprenais souvent en train de la regarder ; parfois, il allait lui murmurer quelque chose dans le creux de l'oreille ou essayait de la prendre par la taille, et elle se tournait, passive, sans pour autant réagir ni se retirer. Il ne reprit pas le bateau pour le continent, comme s'il avait eu peur de la quitter. Avant cela, je n'étais guère conscient du fait que mes parents avaient une vie privée, un drame émotionnel en cours qui existait séparément de leur relation avec nous.

Il m'était impossible de comprendre ce qui affectait ma mère. Après tout, mon père avait refusé les sœurs Creech et nous l'avait même dit. Maintenant, lorsque nous voyions les sœurs, ce qui était inévitable, lui seul les saluait comme il l'avait toujours fait. Ma mère semblait le blâmer, non seulement comme s'il était responsable, mais aussi comme s'il avait succombé à la tentation. Autrement, pourquoi aurait-elle eu l'air si blessée ?

Mes propres sentiments sur ce qui avait eu lieu étaient décidément confus. Je trouvais que le fait d'y penser était beaucoup trop excitant pour être complètement satisfait que mon père eût refusé. Ou peut-être aurais-je aimé que cela arrive à mon père, sauf que ce n'était pas mon père mais quelqu'un d'autre, comme moi dix ans plus tard. Je ne pouvais tout simplement pas m'empêcher de vouloir savoir ce qui aurait bien pu se passer si la personne qui n'était pas mon père ne s'était pas enfuie. La possibilité qu'un homme soit en présence de deux femmes ne m'avait jamais traversé l'esprit. D'une part, cela semblait être presque comme du gaspillage, étant donné que je pouvais à peine m'imaginer être capable de m'occuper d'une seule femme. Mais d'autre part… bon ben. D'une certaine manière, j'étais déçu par la retraite honorable de mon père. Comment avait-il pas pu ne pas sentir sa résolution faiblir en la présence d'Ellen Creech, incroyablement nue sur le lit, ses cheveux noirs défaits (tels que je les imaginais) se déployant autour de sa tête ? Ou Louise Creech en petite culotte (que j'avais vue pendue sur la corde à linge), fixant son regard ? Si j'avais été mon père, je n'aurais pas été capable de résister. J'aurais embrassé Louise sur la bouche et mis ma main sur sa poitrine. Je me serais allongé sur Ellen même dans mes vêtements mouillés !

À la fin de la semaine, nos vacances prirent fin et nous prîmes le chemin du retour. Puis mes parents firent quelque chose que je me rappelais les avoir vus faire seulement une fois auparavant : ils firent un voyage sans nous. Une femme du nom de Mrs Kratzuk vint séjourner chez nous pendant une période qui nous sembla durer un mois, mais qui ne dut

pas excéder quelques jours. C'était une cuisinière épouvantable et nous survécûmes en grande partie en mangeant du pain et du beurre d'arachide. Je ne me souviens pas du lieu où ils se rendirent, seulement que c'est mon père qui fit tous les arrangements et que ma mère — comme il s'y attendait — opposa une résistance mais céda finalement.

Lorsqu'ils rentrèrent, chargés de cadeaux dispendieux pour nous, ma mère était heureuse. Elle semblait être retombée amoureuse de mon père. Je ne m'en rendis pas compte alors, mais je vois maintenant que la réelle séduction n'eut pas lieu au chalet mais durant ces quelques jours de congé. Ou peut-être pas vraiment une séduction, mais une cour patiente et tenace. Je me demande s'ils se sentirent — quel que soit l'hôtel de première catégorie où ils séjournèrent — un peu comme dans leur jeunesse, lorsque mon père vivait dans une pension de famille mal tenue et ma mère dans une résidence universitaire et qu'ils se tendirent la main alors qu'ils étaient dans la galère.

L'été suivant, nous nous rendîmes à Montréal pour nos vacances, où nous visitâmes des galeries d'art et nous rendîmes dans de bons restaurants, où mon père badina en français avec les serveurs. Je supposais que ma mère avait interdit notre retour au chalet, mais en fait le propriétaire avait réussi à régler sa facture et avait repris la propriété.

•

Quarante ans plus tard, ma mère est morte. Mon père la pleure dans sa retraite. Mes deux frères ressemblent à ce dernier : ils sont avocats, l'aîné professeur de droit, en plus d'être des maris fidèles et des pères dévoués. Pourquoi j'ai tourné autrement est la question obsédante de ma vie, mais c'est peut-être la raison pour laquelle je me souviens de cet incident, que mes deux frères prétendent avoir oublié.

Un petit détail concernant notre ultime départ de cette île m'est récemment revenu à la mémoire. L'un des bateaux vint nous chercher pour nous ramener sur le continent et

nous le remplîmes de valises et de boîtes. Le vent s'était levé, rendant l'eau un peu agitée, j'étais fermement agrippé au bord de l'embarcation tandis que le conducteur se tenait dans l'eau peu profonde, chaussé de bottes en caoutchouc, et nous poussait vers le large. Regardant derrière moi en direction du rivage, j'aperçus Ellen et Louise Creech qui se tenaient près d'un épicéa fendu en deux par la foudre il y avait bien des années de cela. Elles nous observaient. Ma mère avait également dû les voir, car je l'entendis dire doucement : « Ces pauvres filles. »

Je me demande pourquoi j'ai oublié cette dernière vision pendant si longtemps. Peut-être ne voulais-je pas penser à elles comme à des personnes dignes de pitié, car cela aurait gâché l'image que je m'en étais faite et qui défilait dans ma tête. Me rappelant la voix de ma mère alors, il est clair pour moi qu'elle n'a jamais vraiment eu de doute concernant la loyauté de mon père ou qu'elle ne l'a jamais cru responsable. Elle avait dû être contrariée par un sentiment d'inaptitude, de la sorte dont elle a souffert toute sa vie, et qui aurait pu être déclenché par un mot apparemment anodin pour mon père. Je ne ressens aucune déception envers mon père maintenant, seulement de l'admiration pour la manière dont il savait ce qui était bon dans sa vie et ce qu'il désirait par-dessus tout. Et je pense aux sœurs Creech, ces pauvres filles. Ce qu'elles espéraient et ce qu'elles ne trouvèrent pas.

Traduit de l'anglais (Canada)
par Jean-Marcel Morlat

La nouvelle « Les sœurs Creech » ("The Creech Sisters") est tirée du livre *My Life Among the Apes* de Cary Fagan publié par Cormorant Books, Toronto. © 2012 Cary Fagan. Elle est publiée ici avec l'aimable autorisation de l'éditeur.